

René Hodot
Professeur émérite des Universités, langue
et littérature grecques

Que peuvent nous dire les Anciens ?

Que peuvent nous dire les Anciens ? par René Hodot

Mes collègues de la 5^{ème} section ont souhaité m'associer à cette séance, sur un thème qui est très en dehors des préoccupations ordinaires du linguiste dialectologue que je suis avant tout. J'ai cependant essayé de répondre à cette demande, en précisant d'emblée que je risquais d'avoir à faire un constat de carence.

1. Hésiode, *Théogonie*
2. Ovide, *Héroïdes*
3. Hippocrate, *Nature de la femme*
4. Bilan

Dans l'immense littérature qui nous reste des Anciens, grecs et latins, j'ai dû limiter mes sondages à quatre domaines : la mythologie, la littérature de fiction, les traités médicaux - et les plaidoyers civils dans des affaires de famille. Sur ce dernier point, je n'ai rien trouvé chez les divers orateurs attiques des 5^{ème} - 4^{ème} siècles. C'est donc trois domaines seulement que je présenterai, en prenant un exemple dans chacun.

1. Les constructions mythologiques. Hésiode

1. Hésiode (fin 8^{ème} - début 7^{ème} s.), *Théogonie*
- «*Monogénèses*»
- *Pères infanticides*

Tout au long de l'antiquité, les récits mythologiques ont proliféré sur les origines et les généalogies des dieux. Pour être un des plus anciens, autour de 700, celui donné par Hésiode dans sa *Théogonie* est aussi la présentation la plus systématique et la mieux organisée. C'est en fait, en un millier de vers, une cosmogonie, puisqu'il part d'un état primordial où n'existaient que trois êtres : l'Abîme (Chaos), la Terre (Gaia) et l'Amour (Eros).

«*Monogénèses*»

Or, l'Abîme et la Terre donnent chacun naissance, seuls de leur côté, sans union, aux éléments constitutifs de l'univers : la Nuit naît du Chaos et d'elle naît la Lumière du jour (puis bien d'autres «enfants», tels la Mort, le Sommeil, les Parques etc.).

De son côté, la Terre «*enfanta d'abord un être égal à elle-même, capable de la couvrir toute entière, Ciel étoilé (Ouranos), qui devait offrir aux dieux bienheureux une assise sûre à jamais*» (v. 126-128 ; trad. Paul Mazon). A elle seule encore, elle enfanta les montagnes et l'élément liquide, etc.

Puis, unie désormais à Ouranos, Gaia donne naissance à une longue série d'êtres plus personnels (ils sont dotés de noms propres) – mais brutaux – tels les Cyclopes. C'est la génération des Titans.

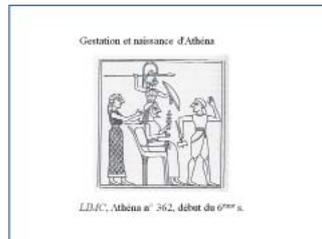
«*Pères infanticides*»

On assiste alors à une sorte de refus de paternité : à leur naissance, Ouranos enfuit au fur et à mesure ses enfants dans le sein de la Terre, qui en étouffe (v. 159). Pour s'en délivrer, elle invente la serpe : et son dernier né, Cronos, se porte volontaire pour couper les bourses de son père. Les autres enfants de Gaia peuvent enfin voir le jour.

Ensuite, Cronos a des enfants de Rhea, l'une de ses sœurs, et c'est la génération des dieux olympiens. Mais craignant à son tour d'être supplanté par eux, Cronos les dévore dès leur naissance. C'est en principe plus sûr que de les laisser dans leur mère.

Cependant, là encore, Rheia finit par se lasser d'enfanter en vain et, avec la complicité de Gaia, elle substitue une pierre à son dernier né, Zeus. Elevé en cachette, celui-ci croît en force, tant et si bien que Cronos finit par être obligé de recracher tous ses enfants. En reconnaissance, ils font don à leur jeune frère de l'éclair, du tonnerre et de la foudre, qui deviennent l'instrument et le symbole de la toute-puissance de Zeus. «*Gestation et naissance d'Athéna*»

Les infanticides divins ont pris fin. Zeus épouse Métis, qui est quelque chose comme 'l'intelligence pénétrante'. Et la voici enceinte d'Athéna. Mais comme on prédit à Zeus que si Métis lui donne ensuite un fils, celui-ci prendra sa place, il « engloutit (Métis) au fond de ses entrailles » (v. 899). Et le fœtus est donc à la fois porté par son père et nourri de sa mère. Le temps venu, Zeus en accouche par le front, avec l'aide d'Héphaïstos, le dieu forgeron, qui pratique une césarienne/trépanation à la hache. Et Athéna bondit hors du crâne, déjà formée et toute armée :

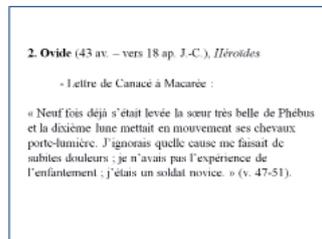


(Ce dernier épisode n'est pas chez Hésiode. La scène ci-dessus figure sur un brassard de bouclier trouvé à Olympie et datant du début du 6ème s. C'est la foudre que Zeus tient dans la main. Le personnage féminin debout derrière Zeus est Eileithyie, la déesse qui préside aux accouchements. – La scène est très populaire et le *Lexicon iconographicum mythologiae classicae*, dont cette illustration est extraite, en fournit une quinzaine d'exemples peints sur vases).

N'ayant pas eu besoin d'être élevée, Athéna conservera une grande indépendance, y compris envers son père (ainsi dans l'Iliade), et à tous égards : c'est la déesse intouchable, la déesse Vierge (la Parthénos vénérée à Athènes).

Quant à Métis, elle est restée à l'intérieur de Zeus, d'où elle le conseille.

2. La littérature de fiction. Ovide



Après ces exemples de formes toutes particulières de «contrôle des naissances», voici une histoire plus proche de nous humains. Les Héroïdes d'Ovide (43 av. – vers 18 ap. J.-C.) sont un recueil de 15 lettres fictives écrites par des héroïnes à leur époux, leur fiancé ou leur amant : Pénélope à Ulysse, Phèdre à Hippolyte, Didon à Enée, Médée à Jason, etc. La 11ème lettre met en scène des personnages beaucoup plus obscurs, Canacé et son frère Macarée, deux des très nombreux enfants d'Eole. Les deux jeunes gens, j'ai envie de dire dans leur innocence, n'ont pu résister à leur attirance réciproque... Puis le garçon a dû s'éloigner. Pendant ce temps, «Ma nourrice, la première (écrit Canacé), pressentit le mal, avec son expérience de vieille femme. Ma nourrice, la première, me dit : « Fille d'Eole, tu aimes. » Je rougis ; la pudeur abaissa mes yeux vers mon sein. Ces signes, avec mon silence, suffisaient comme aveu. Déjà le fardeau gonflait mon ventre souillé et mes membres malades s'alourdisaient d'un poids secret. Que d'herbes, que de médecines ma nourrice ne m'apporta-t-elle pas (...) afin (...) que le fardeau croissant au fond de mes entrailles en fût arraché. Hélas ! trop vivace, l'enfant résista aux manœuvres et fut protégé contre son ennemi secret.

Neuf fois déjà s'était levée la sœur très belle de Phébus et la dixième lune mettait en mouvement ses chevaux porte-lumière. J'ignorais quelle cause me faisait de subtiles douleurs ; je n'avais pas l'expérience de l'enfantement ; j'étais un soldat novice. » (v. 35-51).

De toute évidence, il n'y a pas là de déni de grossesse à proprement parler : la jeune fille n'a pas pu ignorer complètement les raisons et le but des manœuvres abortives de sa nourrice, mais il y a au moins chez elle, de bout en bout, une grande ignorance des réalités de son état.

3. Les Traités médicaux. Hippocrate

3. « Hippocrate », *Nature de la femme* (début du 4^{ème} s. av. J.-C.), éd. Florence Bourbon, 2008

- Chap. XI 2 (un cas d'inflammation de la matrice) :
" (...) Chez cette malade, pendant dix mois, le gonflement se fait peu à peu, exactement comme chez une femme enceinte. Mais lorsque les dix mois se sont écoulés, le ventre est rempli d'eau et le nombril est saillant."

Sous le nom d'Hippocrate (qui a vécu au 5^{ème} siècle), la *Nature de la femme* est un catalogue d'affections gynécologiques, avec leurs symptômes, les traitements proposés et les suites possibles, catalogue dû vraisemblablement à plusieurs praticiens et datable du premier tiers du 4^{ème} s.

Dans sa Notice, p. LXIV, l'éditrice (Florence Bourbon, CUF, 2008) relève que «Les règles sont à la base de tout traitement gynécologique. Leur absence est toujours pathologique et leur perturbation (...) constitue le premier ou le second symptôme des parties sémiologiques. Dans ces conditions, la grossesse n'est pas associée à la disparition des règles (...). Les auteurs des traités gynécologiques peuvent définir la grossesse par des manifestations extérieures (développement régulier du ventre, gonflement des seins et apparition du lait). C'est du moins de cette façon que les femmes identifient une grossesse (...). En tout cas, la durée de la grossesse est bien évaluée à dix mois lunaires.»

Dans la centaine de chapitres (= autant de cas) que compte le traité, je n'ai pas relevé d'allusion au phénomène de déni de grossesse. En revanche, le chapitre XI paraît rapporter un phénomène inverse dans un cas d'inflammation de la matrice : «(...) Chez cette malade, pendant dix mois, le gonflement se fait peu à peu, exactement comme chez une femme enceinte. Mais lorsque les dix mois se sont écoulés, le ventre est rempli d'eau et le nombril est saillant.»

- Note p. 119 : «On relève peu d'allusions à la sexualité féminine dans les traités gynécologiques (...). Celle-ci révèle que les femmes pouvaient refuser les rapports conjugaux pour des motifs pathologiques (...)»

L'auteur du chapitre X relève de son côté que «Si la matrice s'enflamme et enfle, il se produit des vents et des règles blanches surviennent (...). En raison de cet état humide, la femme refuse d'avoir des rapports avec son mari ; elle pâlit et maigrit.» Et l'éditrice introduit cette note : «On relève peu d'allusions à la sexualité féminine dans les traités gynécologiques (...). Celle-ci révèle que les femmes pouvaient refuser les rapports conjugaux pour des motifs pathologiques», ajoutant que «Il est cependant remarquable que dans le cas étudié la femme n'éprouve pas de la douleur mais de la gêne, à cause de l'humidité permanente des parties génitales (...). Une attitude réservée semble donc incompatible avec le rapport sexuel. C'est également ce qu'impliquent les formules du serment prêté par les femmes dans *Lysistrata* d'Aristophane (v. 223-232) : si les hommes contraignent par la violence leurs épouses non consentantes, celles-ci, pour leur nuire, jurent de rester passives au cours des rapports.» (Dans cette comédie de la fin du 5^{ème} siècle, les femmes d'Athènes, lassées de la guerre qui oppose leur cité à Sparte depuis quelque 20 ans, veulent forcer les hommes à y mettre un terme en faisant la grève du sexe).

4. Bilan

4. Bilan

Sandra Borelringer, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 2007.

De cette brève revue, aucun cas caractérisé de déni de grossesse ne ressort ; tout au plus trouve-t-on une allusion à une situation-limite (chez Ovide). Mais les problèmes liés à la procréation et à la gestation imprègnent la tradition mythologique ; est-ce un hasard si la crainte de l'enfant y est le fait d'êtres de sexe masculin ? Faut-il rappeler qu'à l'exception de rares poétesses grecques (une petite dizaine ; et de certaines, on n'a conservé que le nom), toute la littérature antique a été écrite par des hommes.

Comme le note Sandra Boehringer en conclusion d'un livre aussi documenté que possible et très posé, *L'homosexualité féminine dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 2007, «Dans le monde antique, il n'existe pas de *conscience de sexe*, sur le modèle de la conscience de classe qui a émergé à la fin du 19^{ème} siècle ou du sentiment d'appartenance à la *moitié de l'humanité* tel qu'il a pu se formuler lors des luttes féministes du 20^{ème} siècle» (p. 359). «Il faut se méfier des illusions d'optique : (...) une catégorie [ici, la sexuation] n'a de valeur que dans un système, et le système de valeurs des Anciens n'est pas le nôtre.» (p. 362).

Peut-on conclure que les Anciens, qui d'ailleurs ont souvent eu une pratique socialisée de l'exposition des nouveaux-nés et de l'infanticide, n'étaient pas préparés à percevoir le déni de grossesse ?